



naissance

Françoise Khoury

2002

Je suis une surface à Palerme debout dehors qui par une fenêtre



regarde dedans un intérieur qui dit que je suis une surface. Je me laisse glisser dans cette

béance mais je ne tombe pas c'est comme une apesanteur entre

deux rebords inatteignables deux cadres de fenêtrés face à face deux miroirs

lisses sans appuis possibles. Surface pas de profondeur pas d'histoire

pas de scène. Je tente d'atteindre une étape définitive sans y parvenir. Je contemple ma série de photos et le nombre



d'ordres possibles est infini. Inachevable. C'est un mouvement

perpétuel. Le paradoxe est là, dans une photographie, tout

est figé, à la manipulation des tirages et leur ordonnement,

tout se met à bouger. Mon choix initial n'est jamais

définitif, il est mouvant flottant impossible à arrêter. C'est un lieu dont je me souviens parce que

je l'ai photographié. Sans les photos je l'aurais oublié. Une fois les photos tirées j'y reviens et reviens je tourne autour je



dispose arrange et cherche. Depuis le temps que ça dure. Il n'y a rien à comprendre ni raconter. C'est juste un endroit par où je suis passée
cette

dans
eux

rien,

J'ai

Je

mes photos un périmètre carré. Un ordre dans un satisfaisant. Il y en a toujours une de trop. Qui

dépasse. Parfois je supprime la fenêtre bleue. Parfois le mur cassé.

Souvent l'horloge rouge. Puis les remets toutes ensemble. Cette

tache rouge j'aimerais la garder. Il va falloir que je m'astreigne après ces années de tentatives échouées pour



un jour, par hasard, une seule fois. A force de regarder les photos depuis des années, contemplation fait naître une émotion. Embuée c'est le mot exact. La nonchalance étrange des gens présents comme à attendre sans rien attendre. Ils pourraient être une autre dimension. Une apesanteur et des pieds adhérant au sol. Je marche comme sans but et sans me presser et mes mouvements sont si englués que je n'éprouve plus

juste une odeur d'éther. Je contourne le lieu il n'y a pas de porte. ça s'étale.

regardé dedans par les fenêtres ouvertes.

décide de former un cadre avec



cadre



faire un carré pour faire un tableau

il faudra que j'en enlève une. Quoique ça m'en coûte il faudra que je supprime une photo. Et même, quoique ça m'en coûte il faudra que je supprime une à une toutes les photos, n'en garder qu'une, l'essentielle, celle autour de laquelle tout tourne. Laquelle

ce sera évidemment je ne le sais pas. Ce sera celle qui me

dira **OU** je suis et ce que je suis en train de regarder. Voilà mon intention. Qui c'est exactement ça mon intention.

La problématique de l'échelle. Je sais qu'il y a un problème, je ne

connais pas les termes à poser. Où est ce que je pourrai me situer pour définir cette problématique. Quelle est l'échelle. Je vais prendre une échelle et escalader mes mots. Je finirai bien par arriver quelque part. Je vois un ciel bleu et pourtant c'est le crépuscule. Je vois que je ne vois rien. Et de ne rien voir me procure du plaisir. Un état suspendu de satisfaction. Tant que je ne vois rien je continuerai de regarder et rien ne changera, ne bougera, le temps ne passera pas. Il y a cette horloge rouge qui dit le temps.

Je l'ai figé à 18h45. Voilà des années que je la regarde, c'est à dire trois cent soixante cinq jours multiplié par plusieurs et ce n'est qu'à cet instant que je m'aperçois qu'elle s'est arrêtée à 18h45. Peut-être pourrais-je commencer par là. Par cette horloge qui me pose problème. D'abord à cause de sa couleur. Rouge vif. C'est une couleur qui ne s'accorde pas à l'ensemble. L'ensemble a une dominante bleu-vert-jaune. Le rouge vif a toujours été intrus. Inaccordable. Une épine. Donc cette horloge qui situe le temps interdit cet état suspendu de plaisir dans

l'absence de temps. Je vois que je ne vois rien et



**de ne rien voir me procure du plaisir, tant que je ne
verrai rien je continuerai de regarder et le temps
sera suspendu.**

Un temps arrêté qui me met en apesanteur. Je suis
dedans par des fenêtres. Mes pieds se détachent du sol mais je ne m'envole pas, je retiens ma respiration, je
fenêtre. Voilà, à l'instant je m'aperçois que dans la série, cette horloge rouge se détache des autres pour une



mais autre chose encore. **C'est la seule qui ne soit pas**

dehors debout à regarder
suis au bord d'un rebord de
deuxième raison. La couleur qui

une fenêtre.

**C'est la seule qui me place à un autre endroit. Pas au bord d'un
rebord. Pas à un niveau qui soit à ma hauteur. Elle me place à sa
base. Je suis en bas. Elle me domine. Je dois lever la tête pour voir
l'heure. Je dois lever la tête pour voir le haut, là où ça finit, là où
commence le ciel. Entre nous il y a cet arbre, des branches mortes
mais **encore** des feuilles vertes. Je suis en bas et je regarde en haut.**



Voilà l'épine de la série. Ailleurs je suis au niveau des fenêtres et je regarde à ma portée. Droit horloge seule n'est que dans s'inscrit pour fondre et déranger, frontière, cette frontière qui hésite entre



l'exclure ou ne pas l'exclure.

Seule elle ne dit rien, c'est par rapport à l'ensemble qu'elle pose problème. Le problème est faut-il la garder ou la jeter. La jeter parce qu'elle ne cadre pas, la garder juste parce que c'est joli le rouge, enfin, ça peut être joli le rouge. Les termes du problème. Serait ce alors une question de couleur et de place du photographe. Problème de couleur. Problème de positionnement, donc d'échelle. Je mets de côté pour l'instant. J'y reviendrai forcément. Je passe à autre chose. Je pose côte à côte la photo jaune avec un petit carré vert et la photo verte avec un petit carré jaune. C'est la couleur qui m'a donné l'idée de les mettre ensemble. Si le petit carré jaune de la photo verte a quelque chose à voir avec la photo jaune alors, c'est une hypothèse, ce petit carré qui représente une salle du fond est cette même salle sur la photo jaune. Cette salle aux murs jaunes, qui est dans le renforcement de la salle aux murs verts a une fenêtre donnant sur la rue et je crois avoir trouvé le lien. C'est qu'il a fallu longer le mur perpendiculaire à la salle verte pour arriver à la salle jaune. Du coup le renforcement devient vert. Je récapitule. Je longe une première photo, je tourne, probablement vers la droite, je longe une deuxième photo. Je m'arrête, je lève la tête vers une troisième photo. Maintenant je mets de côté et je passe à autre chose.



Je me demande, mon intention serait-elle de reconstruire une maison. Cette impuissance à trouver une cohérence à ces vues s'explique alors
puisque **une maison inconstructible. C'est un mur cassé.** Il s'élève vers le ciel et s'interrompt en une

ligne brisée, **de la cisaille d'horizon.** Ce pourrait être un décor de théâtre mais
je sais pour y être passée que c'est un vrai mur de pierre. Un mur qui fut cloison de bâtiment devenu mur isolé puisque je vois bien qu'il n'est
plus lié à un toit. En son centre il y a une fenêtre composée de petits carreaux. Certains ont encore des résidus de peinture bleue. Le plus grand

carreau est propre et net et s'ouvre sur le ciel bleu. A mi-hauteur de la fenêtre j'aperçois un toit comme d'un hangar. **Des**

planchettes de bois échelonnées en biais
partent du milieu de la fenêtre à droite, vers un

coin de la fenêtre à gauche. Est ce que le toit était relié au mur ? était-il le toit du
bâtiment ? est ce le toit d'un autre bâtiment ? pas de réponse. Alors je ne sais pas où est le

dehors où est le dedans. **Ai je pris la photo**

d'un intérieur ou d'un extérieur ? tout ce que je sais c'est

que je ne suis pas rentrée. Le long du mur cassé court à l'horizontale un fil électrique. C'est maintenant, juste maintenant tandis que j'écris
que je comprends qu'il s'agit d'un fil électrique. Toutes ces années à contempler la photo et croire qu'il



s'agissait d'une cicatrice, un raccordement de bout de mur au mur **suturé** alors que ce sont des agrafes métalliques retenant le fil électrique. Fil électrique, oui, ça a beau être détérioré il y a quand même l'électricité. Sur trois photos des ampoules puissantes et aveuglantes éclairent l'intérieur des salles. Mais je me suis arrangée en les photographiant à les rendre moins

aveuglantes. J'ai cadré les lampes en faisant correspondre la croisée de la fenêtre en face de l'ampoule. **Ainsi la lumière est moins**

blanche. Mais ce n'est pas pour ça que j'y vois quelque chose. Je mets côte à côte deux autres photos. Je constate que j'éprouve le besoin d'apposer ensemble pour la deuxième fois deux photos. Comme si la dualité allait me prouver quelque chose, me révéler une logique, me donner une

réponse à une question dont je n'ai même pas cerné les contours. Je poursuis. Deux par deux donc. **Deux photos représentant quatre**

fenêtres bleues, deux par photo. L'une a une

profondeur de champ s'éloignant vers le bord droit du cadre, l'autre, gauche.

Comme de longer un mur. **Tiens un mur.** Donc un mur aux de deux fenêtres. Une fenêtre à petits carreaux, un battant ouvert laisse deviner une trait brun doit être le signe d'une poignée sous laquelle un gros point noir me fait qu'aucune ligne sombre ne délimite le haut de la porte, que le mur intérieur blanc file peut-être n'est ce pas une porte. Dans ce cas le rond noir serait une prise électrique Plus près et distincte, la deuxième fenêtre de cette photo donne sur une pièce faite encore de petits carreaux. Dans l'ombre de la pièce du fond une tache noire accrochée à une patère. Sur la deuxième photo deux fenêtres aussi donc. De celle rien à dire,



briques ocre apparentes percé porte à l'intérieur, fermée, ce petit supposer une serrure. Etant donné sans obstacle vers le plafond, alors et le trait brun juste une salissure. divisée en deux par une cloison oblongue. Je crois y voir une veste située dans la profondeur de champ



fermée. La deuxième fenêtre proche de mon objectif, fermée, un carreau

cassé, je **vois** à travers un mur de briquettes, une partie de la pièce recouverte d'un toit, l'autre partie à nue, ouverte au ciel. Un câble tendu semble soutenir je ne sais quoi à l'intérieur. Pourquoi je décris. Cette description ne me révèle aucune vue. Je passe à autre chose.

Il reste deux photos de ma série dont je n'ai rien dit. Je m'empêche cette fois de les regarder ensemble, de tenter une compréhension ou une vue par la dualité, la comparaison. Je prends une, allez, celle-là. Quoi en dire. Encore une fenêtre,

des petits carreaux, pas cassés cette fois, un battant ouvert, des lampes aveuglantes, un ventilateur au plafond, des cadres au mur, alignés à la même hauteur, ressés, une expo alors, de photos ou de peinture. Un bout de ciel donc de toit. Une balustrade sur le toit

donc un toit-balcon. Il doit y avoir un escalier intérieur pour monter. Ou une échelle à l'extérieur appuyée contre le mur du bâtiment. Au plafond j'aperçois un rectangle composé de petits carreaux de verres épais, comme

ceux sur lesquels on peut marcher, transformés ainsi en carrelage. Là ils sont incrustés dans le plafond pour y laisser passer un peu de lumière, mais de la lumière il

y en a à profusion à l'intérieur, provenant de ces ampoules puissantes et allumées. J'en viens à la dernière photo de ma série, la huitième, je la nomme la fenêtre



miroir. Encore une fenêtre remplie de petits carreaux mais on ne voit rien au travers, une étrange opacité me fait plisser les yeux, carreaux miroirs reflétant ce qui se trouve en face, à quelques mètres, un bâtiment composé d'un seul rez de chaussée, comme tous les autres, surmonté d'un toit en tuiles d'un rouge passé, deux fenêtres, des ampoules dans la ruelle, allumées et puissantes encore. Sur la fenêtre photographiée, entre les deux fenêtres du mur opposé se dessine sur la façade les cadres de tableaux de peinture ou de photos, sans doute les mêmes que ceux aperçus dans la photo précédente, étrangement alignés en vagues,



**comme si le cadre avait
perdu dans ce reflet de
sa rigidité,** comme si les tableaux allaient être emportés, courir

le long du mur et disparaître, s'effacer. Au bord du cadre de la photo en bas
à gauche, une silhouette humaine aux contours flous s'apprête à

sortir du cadre. Je me demande **pourquoi je
ne suis pas sur la photo.**

Puisque ce sont des morceaux de miroirs je devrais
y être mais je n'y suis pas. Cette silhouette du bord
gauche repose le problème de l'échelle, elle est trop

petite pour que la distance séparant les deux façades se faisant face ne soit espacé que de quelques mètres. Où suis je dans cet
intervalle, cette distance. A quel niveau. Tout ça est d'un ennui.

L'évidence. Du latin voir. Ce qui s'impose à l'esprit avec tant de force qu'il n'est besoin d'aucune preuve pour le démontrer. **Voir sans preuves.** Preuve, prouver, éprouver. Voir et éprouver. **Je ne vois rien.** J'éprouve quelque chose dont je ne parviens pas à définir la nature. Est ce même du côté des sens, je ne sais pas. Je ne vois rien c'est une évidence. **Je dois me rendre à l'évidence.** Tout ceci est vide de sens. L'optique. Exploration de nouveaux angles de vision. C'est mon intention. Je reviens en arrière. Non pas dans le passé. Seul le présent m'intéresse. En arrière dans mon texte. Je remonte quelques phrases plus haut. Tiens il y a donc un haut et un bas dans un texte. Je sais où est le haut. C'est la première phrase. Je ne sais pas où est le bas. J'ai pas encore fini. Donc je reviens en arrière vers ces deux photos mises côte à côte, la verte au petit carré jaune et la jaune au petit carré vert.



Je les aime beaucoup ces deux là. Ce sont mes préférées. Je regarde le jaune par la fenêtre. Au **pan jaune** huit tableaux accrochés côte à côte, huit cadres de dimensions identiques assemblés en un rectangle parfait. La main qui a disposé ainsi a bien de la chance d'avoir trouvé un périmètre parfait. Je ne peux pas en dire autant de moi.

Un crâne d'homme y est représenté sous toutes ses facettes, face, profil, biais, nuque. Je dis crâne car il est bien chauve mais **c'est un vivant, un vivant sur un**

tableau. Ce n'est pas le crâne d'un squelette. Cette tête sous toutes ses coutures a comme fait un tour de 360 degrés. Têtes peintes ou photographiées, impossible de vérifier. Si elles sont peintes c'est rudement réel. Dans le fond de cette pièce aux murs jaunes il y a donc un renforcement, l'ouverture vers une pièce aux murs verts. Un homme en chair et en os est assis

à côté d'un ordinateur, son regard dirigé non vers l'écran qui se trouve sur sa droite mais vers une direction dont je ne peux voir la cible. **Il me semble qu'il a un casque d'écoute sur les oreilles.** Il tourne le dos au mur vert. Sur l'autre photo, dans la pièce aux murs verts, il n'y a personne. Des silhouettes, reflets de quatre ou cinq personnes situées

dans la ruelle, se dessinent sur la vitre de la fenêtre. Ils semblent discuter. **Je crois distinguer un bras tendu vers l'oreille d'un homme.** La main touche la tête quelque part au niveau de l'oreille dans un geste indistinct à mes yeux. Est ce une caresse, est ce violent, **c e t t e main que fait-elle, tirer l'oreille ? pour dire quoi : écoute ?**

Face à moi derrière la fenêtre sur le mur de la pièce aux murs verts un grand tableau ou plutôt une affiche puisqu'il y a deux mots écrits au bas du



cadre dont je peux déchiffrer le premier : arte. Ce tableau représente **un cri de femme.** Un dessin expressionniste et très coloré pour signifier un cri. **Un cri d'effroi.** Tandis que je contemple à l'instant ce visage peint je m'aperçois que ce n'est peut-être pas une femme. Ce peut être

aussi bien un homme. Peut-être un animal. **Alors de ce cri dont je ne sais que faire, qui bouleverse mes fenêtres,** mon intention s'empare et l'introduit dans un jeu de connexions: **un**

battant de la fenêtre est entrouvert, on peut entendre le cri de la ruelle, une main attrape une oreille, écoute, écoutez, pourtant personne ne bougera, je le sais parce que j'y étais, moi aussi je me suis contentée de photographier, embuée, c'est le mot exact, ces gens étaient embués, moi j'étais embuée, tous les gestes des vivants ici présents se mouvaient dans un ralenti. Je vois que je ne vois rien et de ne rien voir ne me procure pas de plaisir. Ne me procure plus de plaisir. Je dois changer d'angle. Pour savoir. Je sais que je ne sais pas. Je veux



savoir ce que je ne sais pas. Je veux voir ce « je ne sais pas ». Si je ne sais pas je ne dirai rien et je vais m'engouffrer dans ces quatre mots. Ces mots vont m'avaler et me perdre. Voir et savoir. Savoir et voir. Voir ça. Quoi ça. Savoir voir. Voir quoi. Quoi savoir. Et là, tandis que je cherche encore, en ce moment même, ces ampoules puissantes et aveuglantes qui il y a encore un instant étaient allumées, ces lumières s'éteignent. Et c'est la nuit..



p.s. onze ans plus tard

Je suis retournée dans cet endroit. C'était fermé et reconstruit. Quelqu'un du coin a dit, ça n'ouvre que rarement, il faut revenir.



14



15



16



13